

LA FONTANA DE ORO ET EUGENIE GRANDET

Joseph Jejelaty

Les points de comparaison sont innombrables entre l'oeuvre de Balzac et celle de Galdós. L'on peut centrer une étude comparative sur la préparation reçue par chacun des deux romanciers, ou sur les influences communes subies, ou bien sur le réalisme des deux écrivains et la manière particulière à chacun de dépasser ce réalisme. On peut aussi prendre pour point de départ d'un travail comparatif la technique adoptée par chacun d'eux, dans l'élaboration d'un roman ou d'un caractère principal, celui de l'avare par exemple: Grandet et Torquemada, ou celui du jeune homme sans scrupules: Henry de Marsay et Juan Santa Cruz... L'on peut également parler des classes sociales dans les deux mondes balzacien et galdossien, ou bien d'un procédé inventé et systématisé par Balzac et adopté en partie par Galdós: à savoir le procédé du retour des personnages. Le choix des sujets pourrait, lui aussi, fournir une base de comparaison. On peut enfin rapprocher leurs vaines tentatives pour conquérir la célébrité, leur travail obscur et acharné pendant des années, pour atteindre la popularité et surtout la fortune; leur apprentissage littéraire par leur collaboration à des journaux, leurs déboires politiques etc...

Nous parlerons ce soir, de la découverte de la pensée balzacienne par le jeune Galdós et de l'influence immédiate et directe d'*Eugénie Grandet* sur *La Fontana de Oro*, premier roman de ce dernier.

Celui qui lit attentivement, la *Comédie Humaine* et l'oeuvre romanesque de Galdós est frappé par des coïncidences étranges, des ressemblances de détail, une certaine analogie de procédés, au point de se demander s'il ne lui est pas permis de conclure à des rapports de maître à élève entre Balzac et Galdós; entre Balzac et le jeune Galdós des premiers romans surtout. Cette influence diminue normalement à mesure que le génie galdossien s'affirme.

Galdós lui-même d'ailleurs, semble nous orienter vers cette croyance en

décrivant avec beaucoup d'enthousiasme dans ses mémoires, et l'on sait qu'il écrivit ses mémoires vers la fin de sa vie, l'ardeur avec laquelle, lors de sa première visite à Paris, il parcourait les quais de la Seine à la recherche des oeuvres de Balzac.

Remontons ensemble le cours des années et retrouvons-nous à Paris en Mai 1867... Nous rencontrons un jeune homme de 24 ans, dévoré par une ardeur fébrile, parcourant en totout sens les rues de la Ville Lumière. Aussi curieux que le jeune Rastignac de découvrir ce Paris immense, ce Paris plein de grandeur et de bassesse, d'honnêtes gens et de fripons, de savants et d'ignorants, de probes et d'intrigants.

Débarqué à Paris, Rastignac ne comprit rien à la vie de la géante cité. Il se chercha de toute urgence un maître et un guide, ce furent tantôt le terrible Vantrín, tantôt l'astucieuse Delphine de Nucingen, tantôt enfin, une lointaine cousine, la Comtesse de Beauséant.

Plus ambitieux que Rastignac, Benito Pérez Galdós visait à un meilleur mentor; il rechercha le créateur même de Vautrin de Delphine et de la Comtesse de Beauséant, il rechercha Balzac lui-même.

Il m'est difficile, en effet, d'accorder qu'un pur hasard ait mis *Eugénie Grandet* entre les mains de Galdós. Je me sens plutôt porté à croire que c'est Galdós, qui avait déjà entendu parler du grand romancier français, et désireux de juger par lui-même cet auteur qui faisait tant parler de lui, plus encore en dehors de sa patrie qu'en France même, se mit à la recherche d'une oeuvre de Balzac, et la première qu'il acheta fut *Eugénie Grandet*.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer que le désir de se mettre en contact avec l'oeuvre de Balzac ait poussé Galdós à entreprendre son voyage; mais je ne peux admettre, non plus, que Galdós, qui aimait tant la lecture, et qui avait effectivement beaucoup lu durant sa jeunesse, n'eût pas entendu parler de Balzac avant de quitter l'Espagne.

Bien plus, si nous accordons une valeur autobiographique à ce qu'il a écrit à propos d'Alejandro Miquis, et d'aucuns la lui accordent, nous pouvons affirmer que le jeune Galdós s'était familiarisé, dès l'âge de dix ans, avec les écrivains célèbres espagnols et étrangers: «Desde la infancia, écrit-il, d'Alejandro Miquis, se había distinguido por su precocidad. Era un niño de esos que son la admiración del pueblo en que nacieron, del cura, del médico y del boticario. A los cuatro años sabía leer, a los seis hacía prosa, a los siete versos, a los diez entendía a Calderón, Balzac, Víctor Hugo, Schiller y conocía los nombres de infinitas celebridades»¹.

Par ailleurs, nombreuses étaient les traductions espagnoles de Balzac dans la première moitié du XIX siècle. Si nous nous référons à l'article de José F. Montesinos intitulé: «Notas sueltas sobre la fortuna de Balzac en España», nous constatons qu'un grand nombre de romans balzaciens avaient été traduits et publiés en Espagne avant l'été 1867, date du premier voyage de Galdós

à Paris. Pour ce qui nous concerne, nous signalons que le roman *Eugénie Grandet*, avait été traduit et publié en 1840, à Barcelone.

Quoi qu'il en soit, qu'il nous suffise de savoir que la lecture d'*Eugénie Grandet*, fut une révélation pour Galdós, qui se mit alors en quête de toute l'oeuvre de Balzac et poursuivit cette tâche l'année suivante au cour de son second voyage à Paris. Là-dessus ne plane aucun doute puisque Galdós lui-même nous le dit tout simplement dans ses mémoires: «El primer libro que compré fue un tomito de las obras de Balzac... Con la lectura de aquel librito *Eugénie Grandet*, me desayuné del gran novelador francés, y en aquel viaje a París y en los sucesivos completé la colección de ochenta y tantos tomos que aún conservo con religiosa veneración.» Et il ajoute un peu plus loin: «Estaba escrito que yo completase, rondando las quais, mi colección de Balzac... y que me la echase al coleteo, obra tras obra, hasta llegar al completo dominio de la inmensa labor que Balzac encerró dentro del título de la *Comedia humana*»².

Trois termes de cette citation sont à relever. Il ne dit pas le premier livre qui m'est tombé sous la main, mais le premier livre que j'ai acheté. Le choix du terme est significatif. Il a certainement vu chez les bouquinistes des milliers de livres, mais celui qu'il a acheté entre tous, et en premier lieu, était le roman de Balzac. L'achat d'un livre, nous dira-t-on, peut-être fortuit! C'est vrai, mais l'achat d'une série de 87 livres ne peut pas l'être.

La seconde expression nous montre le respect avec lequel Galdós conservait l'oeuvre du maître: «con religiosa veneración».

Quant à la dernière, elle se rapport à la manière avec laquelle Galdós lut l'oeuvre de Balzac: «hasta llegar al completo dominio...» Je n'insiste pas davantage, les phrases de Galdós sont tellement éloquentes par elles-mêmes.

On nous pardonnera notre insistance sur le fait de la rencontre des deux grands esprits, sur la découverte de Balzac, de sa pensée et de son monde par le jeune Galdós, qui n'avait encore rien écrit, à l'exception de quelques articles de journaux, mais qui était sollicité déjà par le démon de la plume. Ne serait-ce pas cette rencontre qui aurait déterminé la vocation romanesque de Galdós? Ce dernier qui avait débuté par des articles de journaux et pas des essais dramatiques, renonce soudain au journalisme et au théâtre, après la lecture d'*Eugénie Grandet*, et se consacre durant les meilleures années de sa vie, à la composition des romans.

Cette première influence, est de toutes, la plus directe et la plus décisive, qu'exerça l'esprit de Balzac sur celui du jeune Galdós. En effet, est-il dans la vie d'un homme, moment plus critique que celui où il doit donner une orientation à toute sa vie? Est-il choix plus délicat que celui de la vocation? Certes non. Chacun de nous s'est trouvé, à ses vingt ans, au beau milieu de cette croisée des chemins, perplexe et désespéré, attendant la main charitable que l'aide à sortir du doute. Par conséquent, toute influence relative à cet instant décisif, où l'avenir est en jeu, est d'une importance capitale et revêt même un caractère sacré.

L'achat d'*Eugénie Grandet* fut une véritable illumination pour Galdós, et sa lecture une lumière, projetée sur le chemin à prendre parmi les sentiers divers de la vie. Son passage sur les quais de la Seine par ce beau matin d'été 1867, fut son Chemin de Damas: illumination soudaine suivie d'une orientation nouvelle et d'un dynamisme nouveau.

Je n'exagère pas l'importance de cette rencontre. Je lis seulement entre les lignes la véritable pensée de Galdós et je complète ce qu'il a écrit par ce qu'il a pensé et senti.

Quant à l'influence d'*Eugénie Grandet* sur de *La Fontana de Oro*, elle nous apparaîtra clairement à la simple lecture des deux romans. Nous sentons, à toutes les pages presque, la présence occulte du maître et l'effort de l'élève à éviter la servilité dans son imitation. Nous passerons en revue les sujets des deux romans, certains personnages qui s'y meuvent, les situations où ils se trouvent, pour prouver cette présence et ce désir d'imitation dont nous parlions tantôt. Et nous décelons en fin de compte, certaines défaillances dans la composition de *La Fontana*, compréhensibles et pardonnables chez un débutant.

Le thème principal de *La Fontana de Oro* n'a rien de commun avec celui d'*Eugénie Grandet*. L'un traite de la passion politique, l'autre de la passion d'argent. On dirait que le jeune Galdós n'ose pas, tout au début de sa carrière, s'attaquer à une passion aussi compliquée que l'avarice. Il aura le temps de grandir, de mûrir ses idées, d'enrichir ses expériences de l'âme humaine et d'écrire alors avec maîtrise totale sa tétralogie de *Torquemada*. Dans son premier roman, il limite son ambition à décrire une passion plus accessible aux jeunes gens de son âge, à savoir la passion politique.

Ces thèmes principaux ne nous intéressent pas, parce que précisément ils n'ont rien de commun. Il n'en n'est pas de même du roman raconté par Balzac en marge du thème principal traité. C'est ce roman d'amour que Galdós imite de près tout en lui donnant un dénouement différent de celui que Balzac donne au sien, mais qui sort brusquement le caractère décrit de sa trajectoire normale.

En effet, à l'ombre du Père Grandet et sous la pression énorme de sa passion, s'étiolent Mme Grandet et sa fille Eugénie; de même qu'à l'ombre de Don Elías Orejón et sous la pression de sa passion, palissent sa protégée Clara et son neveu Lázaro.

Le premier point de ressemblance entre Eugénie et Clara, c'est la douceur de leur tempérament et leur totale obéissance à celui qui présidait à leur destin. Hatons-nous d'ajouter qu'elles resteront obéissantes tant qu'elles n'auront pas connu l'amour.

Eugénie et Clara étaient contraintes de vivre dans une solitude absolue la première en compagnie de sa mère et de la brave Nanon, la seconde avec Pascuala: «Depuis quinze ans, nous dit Balzac, toutes les journées de la mère et de la fille s'étaient paisiblement écoulées à cette place»³ et Galdós appelle

la vie que menait Clara dans la maison de Don Elías: «este encierro perpetuo»⁴. Toutes les deux, Eugénie et Clara, ne sortent de leur maison que le dimanche pour aller à la messe, et toutes les deux enfin sont convaincues de cette vie solitaire. A la question suivante, que lui faisait un militaire qui avait ramené chez lui Don Elías blessé par des truands: «¿ahora no sale usted nunca de aquí? Clara répond ingénument: —Nunca— dijo Clara como si aquella soledad en que vivía fuera la cosa más natural del mundo»⁵.

A la suite de leur réclusion quasi perpétuelle, Mme. Grandet et sa fille étaient arrivées à croire «qu'aller au théâtre, voir des comédiens était un péché mortel»⁶ et Clara, bien que jeune n'aime plus sortir et ne veut plus se divertir: «Yo... ¿para que salgo? me pongo triste cuando salgo» et elle ajoute: «Pero no quiero divertirme»⁷.

Grandet est le maître absolu de sa maison et des personnes qui y vivent, sa seule volonté dispose de tout et de tous «il avait réduit sa femme, nous dit Balzac, à un ilotisme complet»⁸. Plus tenace que lui, Don Elías avait réussi à démolir la personnalité de Clara et à lui inculquer ses idées à tel point que celle-ci raisonnait à sa manière, dans les cas rares où elle avait à donner une réponse personnelle: «El dice, respondió-elle au militaire, que debo estar siempre en la casa.» «El dice que no debo conocer a nadie»⁹.

Puis dans *La Fontana de Oro*, comme dans *Eugénie Grandet*, l'un des deux jeunes gens, appelés à s'aimer, vient de la capitale et réveille l'amour dans le cœur de son partenaire, dans le cadre champêtre d'un jardin de village. Charles Grandet arrive soudain à Saumur, où vivait Eugénie, et l'amour trouble pour la première fois le cœur de celle-ci et couvre de rougeur ses joues pâles; et Clara arrive dans le village d'Ateca où vivait Lázaro, et le trouble s'empare de l'âme de ce dernier, et une vie nouvelle commence pour lui. «El pobre Lázaro estaba tan turbado que se le figuraba que aquella persona era una aparición»¹⁰. L'amour dirait-on, transforme les amoureux ou transforme les objets les plus habituels qui les entourent: «Eugénie, nous dit Balzac, trouva des charmes nouveaux dans l'aspect de ces choses auparavant si ordinaires pour elle»¹¹ et Lázaro éprouvant l'amour pour la première fois était si troublé qu'il ne savait plus que dire.

Le lendemain de l'arrivée de Charles, Eugénie se leva plus tôt que d'habitude, fit très minutieusement sa toilette «occupation, note l'auteur, qui désormais allait avoir un sens, et s'étonna de ne compter que sept heures»¹² quand elle entendit sonner l'horloge de la paroisse. A cette joie douce de l'amante qui se prépare à rencontrer son amant, succède une tristesse vague: «je ne suis pas assez belle pour lui»¹³ se disait-elle amèrement, et Balzac ajoute: «telle était la pensée d'Eugénie, pensée humbre et fertile en souffrances»¹⁴.

Lázaro de son côté ressentit la même joie mêlée de la même tristesse au lendemain de l'arrivée de Clara: «Al día siguiente, despertó con una alegría exaltada, a lo que sucedía bruscamente una tristeza sin igual»¹⁵.

Puis l'imitation se fait plus suivie. Tous les jours Lázaro et Clara se

rencontraient dans un jardin où cette dernière venait broder avec son amie Ana: «Ni un solo día en todo el tiempo que pasó Clara en Ateca dejaron de ir a la huerta las dos muchachas, y ni un solo día dejó Lázaro de encontrarlas allí por casualidad»¹⁶. Et ils restaient là, ajoute l'auteur, absorbés par leurs confidences jusqu'au coucher du soleil. Tantôt leur conversation s'animaient, tantôt leurs voix se taisaient pour laisser parler leurs coeurs. Rappelons-nous qu'avant eux, Charles et Eugénie, se recontraient tous les jours dans le jardinet de la maison, au bord du puits, «assis sur un banc moussu jusqu'à l'heure où le soleil se couchait, occupés à se dire de grands riens ou recueillis dans le calme qui régnait entre le rempart et la maison»¹⁷. Les attitudes sont les mêmes et les conversations aussi. Ces «grands riens» des amoureux Galdós nous les explicite: «El bueno del estudiante y Clara charlaban muy quedito y muy juntos el uno del otro. La cara angustiada a veces, a veces pálida, ya animada, ya triste del joven, anunciaba que el tema del coloquio era muy interesante. "¿Qué decían?"» Et il répond: «¿Hablaban del pasado, del presente, del porvenir? ¿Trazaban un plan, planteaban un proyecto? Es probable que nada de esto fuera objeto de aquellos íntimos debates»¹⁸. Soit dit en passant: la concision de Balzac est de beaucoup plus éloquente que les éclaircissements détaillés de Galdós.

Puis l'appréhension du jour fatal de la séparation pèse également lourd sur les deux couples d'amoureux. Balzac se demande si: «les chagrins d'une prochaine absence n'attristaient-ils pas déjà les heures les plus joyeuses de ces fuyardes journées»¹⁹ et Galdós remarque à son tour en parlant de Clara: «si alguna vez la entristecía algún pensamiento, era el pensamiento de volver a la calle de Válgame Dios»²⁰. Dans l'attente de cette séparation, les journées s'écoulaient vite pour des amoureux. Balzac constate avec Charles et Eugénie que «depuis le baiser pris dans le couloir, les heures s'enfuyaient avec une effrayante rapidité»²¹ et Galdós observe avec Lázaro et Clara que: Veinte y treinta días se pasan muy pronto cuando hay citas cotidianas en una huerta»²².

Dans les deux romans enfin, l'un des deux amants est forcé de se séparer de l'autre et les derniers jours sont un long déchirement de leurs coeurs. Dans les deux cas aussi, celui des deux amants qui était venu de la capitale et qui avait réveillé l'amour dans l'âme de son partenaire, s'éloigne laissant l'autre en proie à des tourments infinis; dans les deux cas enfin, l'amant s'éloigne dans une diligence et le second reste à la regarder aussi longtemps que possible, ou se met à courir après elle autant que ses forces le lui permettent.

Quant au dénouement de ce drame d'amour, il se fait de façon différente chez les deux romanciers, mais plus logiquement chez Balzac que chez Galdós.

En effet, Charles, en véritable Grandet qu'il était, se laisse dominer par ses intérêts pécuniaires plutôt que par son amour et il épouse une fille noble et laide pour le titre de comte qu'elle lui apporte en dot; et il le dit cyniquement à sa cousine, à laquelle il avait juré un amour éternel, dans la seule lettre qu'il lui a écrite après sept ans d'absence: «Aujourd'hui, lui écrit-il, je possède

quatre-vingt mille livres de rente. Cette fortune me permet de m'unir à la famille d'Aubiron, dont l'héritière ... m'apporte en mariage son nom, un titre, la place de gentilhomme honoraire de la chambre de sa Majesté, et une position des plus brillantes»²³.

Ce cynisme est ignoble, il est même atroce, mais il convient au caractère d'un Grandet.

Quant à Lázaro, il était plus séduit par la politique que ne l'était Charles par l'argent. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à suivre ses pas lors de son arrivée à Madrid pour la première fois depuis qu'il avait fait la connaissance de Clara.

Débarqué dans la capitale après avoir annoncé son arrivée, alors que sa bien-aimée l'attendait anxieusement, alors que lui-même brûlait du désir de revoir celle qu'il aime et de revivre les jours heureux d'Ateca, il a le malheur de rencontrer d'anciens compagnons de classe, aussi aveuglés par la politique que lui. Ceux-ci l'entraînent, sans grande résistance de sa part, vers *La Fontana de Oro*, où les réunions politiques se tenaient chaque soir. Il ne se contente pas d'assister comme les autres à la réunion, il y prend la parole et harangue si bien les foules qu'il est appréhendé par les policiers et écroué dans l'une des prisons de la ville.

Libéré par son propre rival, le militaire Claudio Bozmediano, il erre dans les rues de Madrid sans trop savoir où aller. Il renonce à l'hospitalité que son oncle Don Elías lui offrait, bien que Clara vivait avec ce dernier, parce qu'il avait découvert, pendant son emprisonnement que son oncle était un royaliste fanatique. Il songe un moment à reprendre le chemin d'Ateca, il songe aussi à aller retrouver ses compagnons, puis de nouveau à reprendre le chemin de son village, et ce n'est qu'alors seulement qu'il se souvient de celle qu'il aime: «Pero, ¿y Clara?»²⁴ se dit-il. Il décide alors d'aller la voir en secret et il prend résolument la direction de la rue de Válgame Dios. Chemin faisant, il se trouve devant *La Fontana de Oro*, et Galdós nous décrit si bien les hésitations de Lázaro et le triomphe de sa passion politique que nous ne résistons pas à la tentation de reproduire ce passage: «Era preciso ir» se dit-il, et Galdós ajoute: «Estos eran sus pensamientos cuando acertó a pasar por La Fontana. Sintió gran algazara, paróse maquinalmente y tuvo intenciones de entrar. "No —dijo, dominándose—, no entraré." Y al mismo tiempo dio un paso hacia la puerta... Retrocedió, volvió a avanzar, se consultó; discutió mentalmente, y al fin, uniéndose la curiosidad a su instintivo deseo de entrar, no dudó más y entró»²⁴.

Bozmediano de son côté avait découvert rapidement cette passion politique qui asservissait l'âme de Lázaro et s'en servit comme d'un argument capital pour décider Clara à s'enfuir avec lui: «Clara —lui dit-il—, Lázaro no hará nada por ti. Su imaginación está embebida en la política. No esperes nada de él»²⁵.

Eh bien! ce fanatique exalté de la politique, renonce bonnement aux idées

libérales qui lui étaient chères et pour lesquelles il avait été chassé de l'Université et avait goûté de la prison, il renonce même à l'ambition qu'il avait de conquérir la gloire dans la capitale et de devenir un personnage célèbre, pour revenir dans son village natal, épouser Clara et vivre de la vie béate des paysans. Ce dénouement précipité et inattendu, ai-je dit tout au début, brise la trajectoire normale du caractère de Lázaro.

Après cette influence de fond, nous trouvons dans *La Fontana de Oro* une influence de forme. Les très nombreuses, très minutieuses et très longues descriptions des personnes et des lieux, rappellent les descriptions de la Grand'rue de Saumur, de la maison de Grandet, du Père Grandet lui-même, de sa femme et de sa fille, ainsi que des rares amis qu'il admettait chez lui.

Cette influence de forme peut être due aussi bien à Balzac qu'au réalisme en général, mais il était nécessaire de la signaler. Pour nous faire une idée de cette imitation, nous n'avons qu'à relire, tout au début d'*Eugénie Grandet* et de *La Fontana de Oro* les descriptions de la rue de Saumur qui mène à la maison de Grandet, et celle de la carrera de San Jerónimo.

La similitude est frappante comme aussi le renchérissement du jeune néophyte qui exagère son modèle pour prouver son zèle envers ses nouvelles croyances. Ce réalisme, attaché à l'observation minutieuse des détails, n'aura d'égal dans sa crudité que certaines descriptions de Joris-Karl Huysmans dans ses oeuvres de jeunesse.

Dans cette vue rapide des ressemblances que l'on peut déceler entre *La Fontana de Oro* et *Eugénie Grandet*, nous avons omis, à dessein, de parler de tout ce qui est propre à Balzac et à Galdós, de tout ce qui est original et qui ne doit rien à l'imitation. Les personnages principaux tels que le Père Grandet et Don Elías Orejón, les personnages de troisième importance comme les Cruchots et les Des Grassins; les trois dames de Porreño et Claudio Bozmediano, n'ont fait l'objet d'aucune étude de notre part. Parce que les premiers ont des caractères différents très particulièrement étudiés par les romanciers, et parce que les seconds ne présentent point des éléments communs où l'on pourrait rechercher une influence quelconque.

Mais il nous est difficile de terminer cette étude sans faire allusion à certaines maladresses de style, que nous trouvons avec fréquence dans *La Fontana de Oro*, et qui nous obligent, à cause même de leur fréquence, à les signaler, sans toutefois en faire grief au jeune Galdós, car il s'en débarrassera dans la suite à mesure que son art se perfectionnera.

Pour passer d'un épisode à un autre Galdós recourt à des phrases de ce genre: «Sigamos nuestra narración.» «Cuando tengamos ocasión de penetrar en la vida privada de ..., sabremos...»²⁶ «Más adelante veremos porque...»²⁷. «Penetremos ahora en La Fontana»²⁸ «y las (cosas que influyeron en la vida de Clara) dejamos para el capítulo siguiente, donde las verá el lector, si está decidido a no dejarnos»²⁹. «Después lo veremos»³⁰. «Dejémosla en su encierro para acudir a Lázaro...»³¹. «Dejémosla y acudamos a las visitas»³². «An-

tes de dar a conocer ... conviene dar noticias de ...». «Volvamos a nuestro...»³³, etc.

De telles transitions nous rappellent que la main qui les reproduit est encore inhabile dans l'art de manier la plume. Et je me demande, au point de conclure cette étude, si *La Fontana de Oro*, comme d'ailleurs *Eugénie Grandet*, ne gagnerait pas beaucoup si l'on supprimait carrément certains passages inutiles et si l'on allégait certaines descriptions trop longues.

Nous souscrivons, pour terminer, aux jugements si judicieux de Sainte-Beuve, qui confesse, malgré son antipathie déclarée pour l'auteur de la *Comédie Humaine*: «M. de Balzac, en mainte occasion, est et demeure victorieux. Il l'a été principalement dans *Eugénie Grandet* et il s'en faut de bien peu que cette charmante histoire ne soit un chef-d'oeuvre»³⁴ et de M. Federico Carlos Sainz de Robles qui écrit dans la note préliminaire de *La Fontana de Oro*: Edition Aguilar: «*La Fontana de Oro* es la primera gran novela española de la época contemporánea»³⁵.

NOTAS

1 GALDÓS: *Obras completas*. Ed. Aguilar, t. IV, p. 1377.

2 GALDÓS, *ouv. cit.*, t. IV, pp. 1656-1657.

3 BALZAC, *Eugénie Grandet*. Ed. Albin Michel, p. 22.

4 GALDÓS, *ouv. cit.*, t. IV, p. 38.

5 GALDÓS, *ouv. cit.*, t. IV, p. 29.

6 BALZAC, *ouv. cit.*, t. IV, p. 94.

7 GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 29.

8 BALZAC, *ouv. cit.*, p. 13.

9 GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 29.

10 GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 40.

11 BALZAC, *ouv. cit.*, p. 74.

12 BALZAC, *ouv. cit.*, pp. 72-73.

13 BALZAC, *ouv. cit.*, p. 75.

14 BALZAC, *ouv. cit.*, p. 75.

15 GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 40.

16 GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 41.

17 BALZAC, *ouv. cit.*, p. 166.

18 GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 41.

19 BALZAC, *ouv. cit.*, p. 168.

20 GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 40.

21 BALZAC, *ouv. cit.*, p. 173.

- ²² GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 41.
- ²³ BALZAC, *ouv. cit.*, p. 244.
- ²⁴ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 97.
- ²⁵ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 120.
- ²⁶ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 15.
- ²⁷ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 30.
- ²⁸ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 18.
- ²⁹ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 39.
- ³⁰ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 68.
- ³¹ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 81.
- ³² GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 87.
- ³³ GALDÓS, *ouv. cit.*, p. 91.
- ³⁴ STE-BEUVE, *Revue des Deux Mondes* de 15-II-1834
- ³⁵ GALDÓS, *ouv. cit.*, t. IV, p. 10.